Document généré le 3 mars 2025 23:15

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Tissu riche en sentiments durs, mais vrais
Le Chien, pièce en un acte de Jean-Marc Dalpé

André Fortier

Numéro 45, hiver–décembre 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42867ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fortier, A. (1987). Compte rendu de [Tissu riche en sentiments durs, mais vrais / *Le Chien*, pièce en un acte de Jean-Marc Dalpé]. *Liaison*, (45), 40–41.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tissu riche en sentiments durs, mais vrais

Le Chien, pièce en un acte de **Jean-Marc Dalpé**.

par André Fortier

Une pièce magnifique. La meilleure pièce franco-ontarienne à ce jour depuis celles d'André Paiement, publiées en trois petits volumes aux Éditions Prise de Parole. **Le Chien** pourrait bien rivaliser cette saison, en terme de succès, avec **Les feluettes** de Michel-Marc Bouchard. Pour la première fois, Jean-Marc Dalpé signe seul . . . et se révèle aussi bon dramaturge que Michel Tremblay. (Il a co-signé avec Brigitte Haentjens **Hawkesbury Blues** (1982), puis **Un p'tit bout d'stage** (1983) et, avec Robert Marinier et Robert Bellefeuille, **Les Rogers** (1986), sans compter **Les murs de nos villages** (1979), comédie musicale dramatique et création collective dont il était le principal animateur et scripteur, au Théâtre d'la vieille 17.)

La technique de Tremblay a-t-elle inspiré Dalpé? C'est dans l'ordre des choses. Aussi cette technique n'est-elle pas, à l'heure qu'il est, universelle? Nous sommes ici, de toute manière, devant une œuvre maîtrisée, personnelle, bouleversante. Elle a été présentée en lecture scénique au Sommet francophone à Québec (le 3 septembre) et à Montréal, au Théâtre d'aujourd'hui (le 8 septembre). Je n'ai hélas pas assisté à ces lectures. Mais je viens de lire trois fois une copie du texte inédit, avec chaque fois plus d'émotion, d'admiration. Que sera-ce quand je la verrai, quand vous la verrez, représentée à l'Atelier du Centre national des Arts en avril ou auparavant à Sudbury (du 23 au 27 février) et à Montréal (du 3 mars au 2 avril)?

Cette pièce est si belle, que je m'interdis d'en résumer l'action, tellement il me semble devoir souhaiter que vous receviez, en la voyant, un plein choc esthétique. Je me permettrai, tout juste, de citer l'auteur à la première page de son texte : *l'action principale se passe un soir de juillet entre Jay et son père*. J'ajouterai seulement que Jay (Jérôme) est un garçon de 25 ans qui revient dans son village après sept ans de pérégrinations, d'auto-stops, de beuveries, de jobs payantes dans la construction. J'ai bien transcrit : *l'action principale*. Car si le temps *réel* de l'action se déroule dans ce dialogue d'un soir entre père et fils, ce temps s'augmente de multiples rétrospectives, racontées et en action, avec trois autres personnages : le grand-père, inhumé le matin même, la mère et la fille adoptive, Céline, une métisse. Rétropectives qui se situent le matin, la veille et à divers moments au cours des précédentes années, remontant ainsi, par passages entrecroisés, jusqu'au mariage, évoqué, du père et de la mère, jusqu'au défrichage de la terre par le grand-père (émouvante description par le père), jusqu'à la Guerre 14–18, à ses combats de tranchées et un épisode haletant, racontés par le grand-père lui-même.

Ainsi l'action ne cesse de se tisser, reconstituant avec une densité saisissante la vie de trois générations, révélant la psychologie des personnages, leurs relations, le drame, tissu riche de multiples thèmes dont la vie difficile, le temps qui fuit, la mort, l'après-vie, Dieu, l'amour, l'absence d'amour, la haine, la violence, la folie peut-être . . . l'amour et la haine pour la terre refusée par le père pour un travail plus facile et sûr, qu'accompagne une tentation trop tardive et sans doute utopique, de reprendre cette terre pour la conserver et en vivre . . .

Au cœur de tout cela: un procès (familial) doublé d'un désir, d'un effort de compréhension, de rapprochement. Mais ce procès révélera un dernier drame et le destin s'accomplira.

Va-et-vient dans le temps et l'espace : Jay est tantôt avec son père devant la maison mobile aux champs, tantôt avec sa mère et Céline venues au village pour l'enterrement du grand-père; tantôt la mère ou Céline, à distance et dans le passé, parlent avec le père. Et le grand-père mort, enterré le matin dans le dernier bout de terre

qu'il a réservé à cette fin (le reste, légué à un autre fils maintenant malade, sera sans doute vendu), s'entretient avec son petit-fils, avec son fils, avec sa bru.

Vous aurez la gorge serrée, vous aurez peur, vous aurez pitié (comme à une tragédie grecque), vous pleurerez peut-être, vous sourirez, rirez même, car il y a du comique ici et là, un comique souvent féroce, lié à l'action par le propos des personnages, ou à leur manière d'exprimer leur pensée. Et tout ça dans une langue très belle, parce que très vraie, une langue populaire, telle que Dalpé sait qu'on la parle, une langue bien près de celle du Québec et d'autres provinces canadiennes, avec pas moins de blasphèmes qui n'en sont pas vraiment, pas tellement plus d'anglicismes — et seulement quelques phrases entières en anglais, naturelles chez le fils qui a séjourné dans l'Ouest canadien et en Californie. Langue vivante par laquelle les personnages s'expriment fortement et véhiculent parfois une profonde pensée.

La pièce contient plus d'un morceau d'anthologie, tel l'épisode de la vieille Harley, le bicycle à gaz gagné au jeu par Jay en Alabama, tel le passage où la mère exprime sa haine du lieu, terre, village, où elle a jusqu'à ce jour vécu . . .

Pourquoi un titre plus zoologique, évidemment, que poétique? Qu'il ne vous rebute pas. Ce chien, d'abord, on ne le voit pas. On l'entend seulement, quelques fois. Il a un rôle réel, utile à l'action, et un rôle symbolique.

Certes, une telle pièce pose, au metteur en scène, de sérieux problèmes. L'espoir est permis : Brigitte Haentjens, déjà metteur en scène des trois pièces co-signées par elle et Dalpé, directrice du Théâtre du Nouvel-Ontario, assume cette mise en scène. Lionel Villeneuve sera le grand-père, Marthe Turgeon la mère, Roger Blay le père, et dans le rôle de Jay, Roy Dupuis, étonnant jeune comédien récemment révélé au Théâtre de Quat'Sous dans **Fool for Love**, de Sam Shepard.

À coup sûr, **Le Chien** de Jean-Marc Dalpé devrait représenter l'Ontario en octobre 1988 au cinquième Festival international des francophonies, à Limoges (France), avec l'aide du Conseil des Arts du Canada, ou de l'Ontario.□

André Fortier est professeur agrégé, spécialisé en théâtre, au département de Lettres françaises de l'Université d'Ottawa.

Difficiles contours d'un écrivain

Répertoire des écrivains franco-ontariens, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 111 p.

par Paul Gay

Depuis longtemps, les Éditions Prise de Parole nous ont habitués à l'élégance de leur présentation. **Répertoire des écrivains franco-ontariens** en fournit une preuve récente. Les lecteurs qui préfèrent des dessins aux photographies seront servis et féliciteront les auteurs des dessins : *50 Carleton et Associés*. Les personnages ainsi évoqués semblent plus vivants en sortant du cliché.

La valeur de ce catalogue réside surtout dans les notices biographiques qui précèdent la liste des œuvres. Elles évitent des pertes de temps aux chercheurs et leur composition, simple, satisfait les plus difficiles.

Quant à la locution qui suit la biographie et qui commence par ces mots ON A DIT DE . . ., elle jette quelque lueur sur le poète, le romancier ou le dramaturge cité, mais ne constitue en aucune façon une appréciation générale. **Répertoire des écrivains franco-ontariens** n'est pas un répertoire critique. Et c'est dommage! Les responsables (éditeur, recherchiste, collaborateurs de toutes sortes) auraient dû signaler — par exemple par un astérique — les œuvres de valeurs qui sont plus nombreuses que l'on ne le croit communément. Alors, le répertoire eût été utile pour des commençants. Or, tel qu'il apparaît actuellement, dans ce répertoire, il y a de tout!

Dans l'Avant-propos, on lit : *Il a été décidé de ne retenir que les écrivains contemporains... actuels et actifs. Actifs* signifie sans doute *vivants*, puisqu'on ne parle pas, hélas! du plus grand dramaturge franco-ontarien, décédé en 1978, André Paiement. Comment peut-on composer un catalogue franco-ontarien sans ce nom-là?

On a volontairement omis de citer quelques noms célèbres du passé, du passé récent se survivant à lui-même, parce que *d'autres ouvrages de récente date ont brassé des survols de la littératures franco-ontarienne et sont remontés très loin dans le temps.*

Dans les écrivains actuels et actifs, sont inclus les auteurs de fiction, (romanciers, dramaturges, poètes, conteurs et nouvellistes) et sont exclus les essayistes, historiens, chroniqueurs et rédacteurs d'ouvrages non littéraires. Pourquoi cet ukase? Il eût été aussi facile de dresser une fiche bibliographique pour les EXCLUS que pour les INCLUS.

Enfin, revient toujours la définition de l'écrivain franco-ontarien : *Nous nous sommes arrêtés,* lit-on, *aux personnes qui font de l'écriture une activité importante de leur vie, peu importe qu'elles soient nées en Ontario, pourvu qu'elles y vivent ou y travaillent.* Ainsi, sur 49 auteurs cités, 26 sont Franco-Ontariens, 14 Québécois, 5 Français, 1 Allemand, 1 Italien, 1 Tunisien, 1 Belge. Mais bien des ouvrages n'ont pas été édités en Ontario. On cite également plusieurs pièces de théâtre inédites. On voit combien il est difficile de délimiter les contours d'un écrivain franco-ontarien.□

Paul Gay a enseigné la littérature franco-ontarienne à l'Université d'Ottawa, a signé de nombreux articles dans *Le Droit* et a publié **La vitalité littéraire de l'Ontario français**, en 1986, aux Éditions du Vermillon.